



HAL
open science

Expérience hivernale des transports en commun “au pays de l’auto”

Florie Colin

► **To cite this version:**

Florie Colin. Expérience hivernale des transports en commun “au pays de l’auto”. 2019, 10.58079/st1i . hal-03206019

HAL Id: hal-03206019

<https://hal.science/hal-03206019v1>

Submitted on 3 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Expérience hivernale des transports en commun “au pays de l’auto”

Florie Colin (2019, 5 décembre). Expérience hivernale des transports en commun “au pays de l’auto”. Les écritures du périurbain. <https://doi.org/10.58079/st1i>

Voici un extrait des Chroniques Québécoises rédigées à partir de mon journal de bord tenu lors d’un séjour de quatre mois, de septembre à décembre 2018, dans le cadre de mon travail de recherche autour de la condition habitante en banlieues autour de Québec. Une approche ethnographique a été privilégiée, mêlant participation observante dans une maisonnée, multiples observations, et entretiens compréhensifs chez les habitants. Bretonne d’origine, c’est la première fois que je suis confrontée au quotidien à ce climat.

Dimanche 11 novembre 2018. Le sol craque sous mes pieds, la neige s’est transformée en glace par endroits. Ils indiquent une température de -6 degrés ce matin. Malgré le vent froid, le grand ciel bleu et les rayons de soleil sont agréables en ce dimanche matin. Denis m’avait dit qu’il pourrait peut-être me porter jusqu’au terminus du Zoo ; finalement, il n’a pas besoin d’aller déneiger les entrées des logements dont il s’occupe donc ne pourra pas me conduire. Je m’apprête donc à prendre deux bus au départ de Sainte-Foy, pour me rendre à mon entrevue prévue avec Mary, une habitante d’une maison bioclimatique près du lac Poulin, à Saint-Brigitte de Laval. La distance est de 35 kilomètres environ ; il faut une trentaine de minutes en auto pour s’y rendre. En transports, je mettrai 2h30 à l’aller et 2h au retour, porte à porte, chemin que Mary m’a bien indiqué.

Le bus 801 est parfaitement ponctuel, il arrive à 8h40 à la station « Laurier », qui se situe à quelques minutes à pied de la maison où j’habite. Quelques personnes sont présentes dans bus bien chauffé ; il ne s’arrête pas à toutes les stations. Je traverse toute la ville d’Ouest en Est puis du Sud au Nord en direction du terminus du Zoo à Charlesbourg. Une fois dépassé l’autoroute Félix-Leclerc, de plus en plus de maisons sont présentes dans le paysage.

Nous arrivons au Terminus de Charlesbourg, situé au niveau d’un stationnement. Le chauffeur de bus attend un peu avant de repartir jusqu’au terminus du Zoo. En y arrivant, après une bonne heure de bus, j’attends le prochain qui devrait passer dans vingt minutes si tout se passe comme prévu. Je demande au chauffeur de bus du RTC (Réseau de transport de la Capitale) où dois-je prendre ma correspondance avec le réseau TCJC (Transport collectif de La Jacques-Cartier), il m’indique la « petite cabane » où je devrai l’attendre. Ici, certaines routes ne sont pas déneigées. Je vois des bungalows, des petites maisons, certaines étant équipées des fameux « abris tempos » pour abriter leurs voitures en cette saison. Avec la neige, les limites entre la route, les pelouses, les trottoirs, ne sont plus aussi nettes. Un camion de déneigement passe, le chauffeur est en chandail... D’autres gens sont, eux, bien emmitouflés dans leur voiture. J’attends donc dans la cabine indiquée, protégée du vent froid et équipée avec gros manteau, bonnet et gants. Juste derrière moi, un petit cours d’eau, la « rivière du Berger », résiste et n’est pas encore gelée. C’est très lumineux, à en avoir mal aux yeux, mais cela fait énormément de bien.

A 9h55, un petit bus bleu arrive sur la route ; rien n'indique que c'est le bus 53, comme m'avait prévenu Mary. Je monte et me renseigne avec le jeune chauffeur à casquette. Une seule personne descend du bus, et je suis également la seule à monter. Le chauffeur me dit que pendant la fin de semaine le prix du billet est de trois dollars et non pas quatre dollars cinquante. Je lui dis que je dois aller au « Sentier des Moulins », il n'est pas très réactif. Je demande si ce sera bien indiqué, que je n'ai jamais pris ce bus. « Oui oui » me répond-il nonchalamment. Je m'installe donc, je serai la seule durant tout le trajet, qui durera environ trente-cinq minutes.

Installée dans le bus, j'observe l'extérieur à travers une vitre pas tout à fait propre. Je vois un panneau « Attention – ne pas souffler la neige à moins de dix mètres du cours d'eau ». Ici, les numéros d'adresse des maisons contiennent cinq chiffres et non pas trois ou quatre comme j'ai l'habitude de voir. J'admire de belles et grandes maisons ainsi que les sapins enneigés. Un gros bonhomme de neige sur une pelouse doit faire le bonheur de ceux qui l'ont fabriqué, peut-être en famille ? Tous les arbres sont « emballés » dans des plastiques blancs pour être protégés du froid et du gel. Après être passés devant deux restaurants, je vois une maison en construction, un ouvrier est présent sur le chantier ! Cela me surprend pour un dimanche matin froid et enneigé. À ma droite, j'aperçois des stations de ski. Nous prenons maintenant de toutes petites routes, après le grand boulevard, et passons devant le parc de la Chute-Simon. Revenus sur une route principale, je pense que l'on approche de mon arrêt. On retrouve de plus grosses constructions, par exemple un immeuble d'appartements. Des maisons en bois, au style architectural proche du chalet, bornent la route. J'aperçois un grand lac à ma gauche, probablement le lac Beauport, qu'on longe quelques instants. Je vois des panneaux jaunes, du réseau TCJC, tout au long de la route. Plusieurs panneaux de prévention routière par rapport aux enfants sont également présents, qui montre un dessin d'enfant allongé à même le sol avec comme commentaire « attention cet enfant est peut-être le vôtre ». Me voilà à l'arrêt, je me rééquipe contre le froid avant de descendre. Le minibus repart dans l'autre sens après m'avoir déposée ; son circuit doit être une boucle.



Depuis le chemin du Moulin, avant le lac Poulin

Il me reste une bonne demi-heure de marche pour atteindre la maison de Mary. Je marche d'un bon pas et croise une jeune femme qui fait son jogging, elle m'épate. Je croise très peu de voitures. C'est tellement calme ! Les sons sont atténués, je perçois une ambiance très particulière, toujours sous le soleil bas de l'hiver. J'arrive au niveau du lac Poulin, je croise un couple de marcheurs, on se salue ; des motos neiges me croisent ; un homme passe la souffleuse à neige. La route devient maintenant un chemin, le chemin Fleming. Un dernier virage, une dernière montée dans la neige, bien plus épaisse ici qu'à Québec, et j'aperçois la maison. En deux heures, je suis donc passée d'un monde à l'autre, de l'ancienne banlieue devenant ville à la sérénité de ce lieu dans la nature. Je suis bien accueillie par Mary, dans cette maison en bois très agréable par sa luminosité, sa chaleur et ses matériaux. Nous nous installons dans la salle à manger pour réaliser l'entrevue, qui durera un moment.



Lac Poulin

Pour le chemin du retour, je serai encore la seule dans le bus durant tout le trajet. Je prends le bus de 13h34. Un panneau affiché dans le bus me fait sourire, « Code accès wifi : », qui contraste avec l'état général et le style de l'autobus. Je constate que ce chauffeur attend à chaque arrêt pour respecter les horaires, ce que ne faisait pas celui de l'aller. Je discute un peu avec le chauffeur, un homme dégarni, d'un certain âge. Je le questionne sur le peu de monde, il me dit que c'est tout le temps « de même ». Dans ce sens, les correspondances sont un peu plus performantes : deux heures plus tard, après avoir fait le chemin inverse, me voilà de nouveau chez moi.